

Tu l'as dit. Tu n'es pas seul.

Matthew Clarke aimait l'école. Mais plus maintenant.

Chaque jour, il se retrouvait crispé sur sa chaise, fixant l'horloge au-dessus du tableau blanc. Les aiguilles semblaient avancer à pas de tortue. Trois minutes encore. Trois minutes avant la récréation. Trois minutes avant le moment qu'il redoutait le plus.

Pour la plupart des enfants, la cour de récréation était synonyme de rires, de jeux et de courses effrénées. Pour Matthew, elle était devenue un océan en tempête. Et lui, il ne savait plus nager.

Ce n'avait pas toujours été ainsi. Il avait ses amis — James, Stephen et Ava — avec qui il partageait ses passions : les jeux vidéo, le dessin, les super-héros de BD. Dessiner, surtout, était ce qu'il aimait le plus. Mais tout avait basculé le jour où Anne avait commencé à se moquer de lui devant les autres.

Anne, c'était la populaire. Bonne au foot, toujours à la mode, au courant des dernières chansons, avec un rire qui entraînait tout le monde, même ceux qui ne comprenaient pas la blague. Mais quand elle riait de Matthew, ce n'était pas drôle. C'était cruel.

— Voilà le bébé artiste ! lançait-elle. Toujours à gribouiller tes petits dessins, Mattie ? Peut-être que tu pourrais t'inventer des amis !

Certains ricanaien, d'autres détournaient le regard. Mais Matthew savait qu'ils avaient tous entendu. Même James et Stephen, autrefois ses

compagnons de jeu sur Minecraft, se taisaient. Parfois, ils riaient avec elle. Et ça, c'était ce qui faisait le plus mal.

À la récré, Matthew avait l'impression d'être coincé dans un labyrinthe. S'il s'approchait des bancs, il entendait des moqueries étouffées. Près du terrain de foot, Anne criait assez fort pour que tout le monde l'entende. Et les rires éclataient. Alors il s'éloignait, faisant semblant que ça ne comptait pas. Il s'asseyait seul, ou errait dans la cour comme s'il cherchait quelqu'un. N'importe quoi plutôt que de paraître abandonné. Il essayait parfois de sourire ou de saluer, mais les réponses, quand elles venaient, étaient brèves, gênées. Comme si parler avec lui était interdit.

Et parfois, Anne poussait encore plus loin :

— Alors, qui veut jouer avec Mattie le râleur aujourd'hui ? Personne ? Tant pis, mode solo encore une fois !

Les rires fusaient. Matthew serrait les poings et baissait les yeux, priant pour disparaître.

Le trajet en bus était pire encore. Au moins dans la cour, il pouvait se fondre dans la foule. Mais dans le bus, pas d'échappatoire. Ses anciens amis faisaient semblant que les places à côté d'eux étaient prises. Alors Matthew finissait toujours devant. Seul. Et Anne trouvait quand même le moyen de l'atteindre :

— Regardez qui est assis avec les bébés à l'avant ! T'as besoin de tes crayons, Mattie ?

Les rires descendaient l'allée comme une vague. Matthew restait figé, crispé sur son sac. Personne ne venait s'asseoir près de lui.

Chez lui, il se réfugiait dans sa chambre, le crayon à la main ou la manette entre les doigts. Ses dessins, ses jeux, c'était son armure. Mais parfois, même ça ne suffisait plus à chasser le poids des moqueries.

Il se souvenait des mots de sa maîtresse, pendant le programme Stay Safe :

— Le harcèlement, ce n'est jamais normal. Vous devez en parler. Et si la première personne ne vous aide pas, continuez à le dire. Encore et encore.

Mais Matthew n'avait rien dit. Pas vraiment. Ses parents travaillaient tard, rentraient fatigués. Il ne voulait pas les décevoir.

Un vendredi, ce fut pire que jamais. Anne lui arracha son carnet de dessins et le brandit en riant :

— Regardez-moi ça, le loser magique avec sa baguette-crayon !

Matthew cria, plus fort qu'il ne l'aurait voulu :

— Rends-le-moi !

Mais elle le lança à un autre élève. Puis à un autre. Quand enfin il récupéra son carnet, il était abîmé, déchiré. Et tout le monde riait.

Ce soir-là, il pleura, le visage enfoui dans son oreiller. Il n'entendit même pas la porte s'ouvrir.

— Matt ? C'était Colm, son grand frère, qui entra et s'assit près de lui. — Tu vas bien ?

Alors tout sortit. Entre sanglots, Matthew parla des moqueries, du bus, du carnet, du vide qu'il ressentait. Colm écouta, maladroit :

— Tu devrais être courageux, Matty. Leur dire d'arrêter.

— Tu comprends pas, souffla Matthew. C'est pas si simple.

Colm baissa les yeux, hésitant. — Alors... peut-être que je pourrais en parler à Maman et Papa ?

— Non, s'il te plaît. Je veux pas.

Le lendemain, Matthew inventa des maux de ventre et resta au lit. Mais le soir venu, ses parents vinrent le voir. Sa mère, inquiète, demanda :

— Matt, est-ce qu'il se passe quelque chose à l'école ?

Il faillit mentir encore. Mais les mots franchirent ses lèvres.

— C'est pas les devoirs. C'est... les autres. Anne se moque de moi. Mes amis me laissent tomber. Tout le monde rit... et je déteste aller à l'école.

Sa voix tremblait, mais il avait parlé. Il avait osé dire.

Sa mère le serra fort contre elle :

— Merci de nous avoir dit, Matthew. Tu n'es plus seul.

Son père ajouta d'une voix grave :

— On va t'aider. C'est inacceptable.

Dès le lendemain, ses parents rencontrèrent sa maîtresse, Mme Daly. Elle écouta, prit des notes, et dit :

— Je suis désolée que cela se passe. Nous allons agir tout de suite. Aucun enfant ne devrait se sentir en danger à l'école.

Elle parla à la classe. À Anne. À ses parents. Et les choses changèrent. Lentement.

Le retour à l'école restait difficile. Matthew tremblait encore parfois. Mais il se répétait : Tu l'as dit. Tu n'es pas seul.

Un camarade l'invita même à jouer au ballon. James et Stephen lui firent un signe. Ce n'était pas parfait, mais c'était mieux. Normal.

Plus tard, James s'excusa :

— J'aurais dû te défendre. J'avais peur d'Anne, mais c'est pas une excuse.

Matthew hocha la tête.

Le soir, Colm revint :

— J'ai parlé à Maman. Je comprends mieux maintenant. Et je suis désolé de ne pas avoir été là pour toi.

Matthew esquaissa un sourire :

— C'est pas grave.

— Si, ça l'est. Mais maintenant, je suis là.

Le week-end, Matthew reprit son carnet. Il dessina un nouveau héros : un crayon lumineux à la main, un bouclier de vérité pour se protéger.

Et le lundi, il fit quelque chose d'encore plus courageux : il parla à ses amis.

— J'ai eu l'impression que vous m'avez laissé tomber, dit-il doucement. Vous avez ri avec elle. Vous n'avez rien fait.

Un silence. Puis Stephen baissa les yeux :

— Tu as raison. On a eu tort. On a eu peur. Mais on est désolés. On fera mieux.

Et ils tinrent parole.

Anne, elle, s'excusa aussi. Mais Matthew n'était pas prêt à lui faire confiance. Le temps dirait si elle changerait vraiment.

Il restait parfois nerveux. Mais il ne se cachait plus. Il avait compris que le vrai courage, ce n'était pas de se taire. C'était de parler. Encore et encore, s'il le fallait.

Et de continuer à dessiner des héros — surtout ceux qui trouvent la force de s'exprimer, même quand leur voix tremble.



Cofinancé par
l'Union européenne



Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.